

VILLAGE DE FOREZ

Cahier d'histoire locale - Association des
usagers du Centre Social de Montbrison(42)

N°36 octobre 1988

Ce numéro 36 de Village de Forez est placé sous le signe de l'art et du théâtre, expressions émouvantes de l'âme d'une province. Nos lecteurs trouveront ici une étude de Marie-Pierre Maniquet-Thiollier sur ce grand peintre que fut Emma Thiollier (1875-1973) dont l'exposition du musée d'Allard a révélé au public toute l'importance. Un important "dossier" consacré à Jean Dasté évoque ensuite un comédien et une aventure théâtrale qui font honneur à notre région.

Des articles de J.P. Jasserand et André Pauze ainsi qu'un poème inédit de Louis Merlay complètent cette livraison de Village de Forez.

p. 2 Hommage à Jean Dasté

-présentation (p. 2)

Claude Latta

-Jean Dasté (p. 4)

Thérèse Mascle

-Impressions montbrisonnaises sur
la Comédie de Saint-Etienne (p. 6)

Marguerite V.Fournier

-Intervention au colloque sur le
théâtre organisé pour le 40e
anniversaire de la Comédie de
St-Etienne

Jean Dasté

p. 14 Emma Thiollier (1875-1973)

Marie-Pierre
Maniquet-Thiollier

p. 16 La pitoyable fin des enragés.

J.P. Jasserand

p. 19 Une forézienne : Madame Lavoisier

André PAUZE

p. 24 Le coin des poètes :

Alouette

Louis Merlay

Village de Forez : bulletin trimestriel.

Siège social : Centre Social de Montbrison
Rue Puy-du-Rozeil
42600 MONTBRISON

Directeur de la publication ; Claude Latta

Courrier-coordination : Joseph Barou

Dépôt légal : 4e tr. 1988

Impression : C.D.D.P. de la Loire

Dossier :

HOMMAGE A JEAN DASTÉ

Présentation

Village de Forez a voulu rendre hommage à l'aventure théâtrale exemplaire de Jean Dasté et à ce comédien que nous aimons et qui, par amour du théâtre, est toujours sur la brèche : on ne s'arrête pas lorsqu'on aime ce que l'on fait...

Né en 1904 à Paris, Jean Dasté, après être passé à l'école du "Vieux Colombier", fut le disciple de Copeau et vécut en Bourgogne l'aventure des "Copiaux" jusqu'en 1929 : premier essai de décentralisation théâtrale.

Il fut ensuite membre de la compagnie des Quinze (1931), fondée et dirigée par Michel Saint-Denis avec l'équipe des "Copiaux".

Dès cette époque le cinéma lui fit connaître les plus grands metteurs en scène : pour Jean Vigo, Dasté fut l'inoubliable interprète du pion funambule de Zéro de conduite (1933) et du marinier de l'Atalante (1934). Jean Renoir le fit tourner dans Boudu sauvé des eaux (1932), le crime de M. Lange (1936) et la Grande illusion (1937).

En 1937, Dasté créa avec André Barsacq et Maurice Jacquemont la Compagnie des quatre saisons. De 1940 à 1944 il y joua Anouilh au théâtre de l'Atelier, sous la direction d'André Barsacq et, en même temps, créait le théâtre ambulant de la Saison nouvelle qui, pendant l'été, allait jouer Molière et Marivaux dans les campagnes.

En 1945, Jean Dasté dirigea d'abord à Grenoble la première troupe théâtrale de province ; puis, en septembre 1947, il fut appelé à St-Etienne par la municipalité ; la nouvelle troupe fut reconnue alors comme un Centre dramatique - le premier en province - et fut soutenue par Jeanne Laurent, une "bretonne têtue", qui était chargée des spectacles et de la musique au ministère de l'Éducation nationale. Les comédiens de St-Etienne, autour de Jean Dasté, "inventèrent" alors réellement la décentralisation théâtrale : une grande aventure qui dura un quart de siècle, marquée par le courage et l'imagination, la générosité et le goût de "servir" les textes et le public.

A la suite d'un différend avec l'administration, Jean Dasté quitta la Comédie. Il revint à sa vocation première : le théâtre itinérant ; il reprit sa valise pleine de masques - qu'il fait lui-même - pour continuer à dire ses textes, ceux des écrivains et des poètes qu'il aime : Tchekhov, Eluard, Desnos, Michaux, René Char...

En marge de son activité théâtrale, il interpréta quelques rôles secondaires - mais y a-t-il des rôles secondaires ? - , auquel il donna une vie et une profondeur remarquables, en particulier dans Muriel (Alain Resnais, 1963), la chambre verte (Truffaut, 1978), Molière (Ariane Mnouchkine, 1978), une semaine de vacances (Bertrand Tavernier, 1982)

*

Et, aujourd'hui encore, Jean Dasté continue sa route qui, de temps en temps, passe à nouveau à Montbrison, au Centre Social ou à la bibliothèque municipale, pour le plus grand plaisir de ceux qui l'aiment et qui aiment la poésie. Les 4, 5, 8 et 9 novembre prochains, la Comédie de Saint-Etienne l'accueillera à nouveau dans le théâtre qui porte son nom : Dasté y rendra un hommage particulier à son ami René Char.

Pour présenter le comédien et son oeuvre théâtrale nous avons fait appel à Thérèse Mascle et Marguerite Fournier.

Thérèse Mascle, professeur de lettres au lycée de Beauregard, connaît bien Jean Dasté qui est venu souvent dans ses classes présenter ses masques et ses poèmes : elle dit son admiration et sait évoquer l'émerveillement du spectateur.

Marguerite Fournier, journaliste pendant 43 ans à Montbrison, a rendu compte de toutes les représentations théâtrales que Jean Dasté a données à Montbrison, à l'époque où la Comédie de St-Etienne se déplaçait en Forez : elle n'a eu qu'à reprendre ses comptes rendus pour nous rappeler les étapes d'un répertoire et les joies qu'il a données aux Montbrisonnais.

Quant à Jean Dasté lui-même, il a accepté, à la demande de Thérèse Mascle, que Village de Forez publie l'intervention qu'il fit, l'année dernière, lors du colloque qui eut lieu à l'occasion du 40ème anniversaire de la Comédie de St-Etienne. Que Jean Dasté soit remercié ici pour nous avoir autorisés à le reproduire. Ce texte inédit que nous sommes fiers de publier est à la fois un témoignage qui appartient à l'histoire du théâtre et une réflexion qui, plus que jamais, est d'actualité.

Claude Latta

Bibliographie

Jean Dasté : Voyage d'un comédien (Paris, éd. Stock, coll. Théâtre ouvert, 1977).

Jean Dasté : Jean Dasté, qui êtes-vous ? (Lyon, éd. de la Manufacture, coll. qui êtes-vous ?, 1987).

Comédie de St-Etienne : Quarante ans de théâtre (1987).

Jean Loup Passek (sous la direction de) : Dictionnaire du cinéma français (Paris, éd. Larousse, coll. Références, 1987).

Jean DASTE

Depuis des mois mon collègue et ami, Claude Latta, me réclame avec véhémence, à chaque détour des couloirs du lycée, un article sur Jean DASTE. Je joue les mauvais élèves qui rendent leur copie en retard... En fait, j'ai envie d'écrire sur Jean Dasté et ça me fait un peu peur... Je le connais bien. Je voudrais dire des choses profondes, à l'image de son talent et de la qualité de l'homme qu'il est. C'est pour cela que j'ai reculé longtemps...

L'année dernière, en octobre 1987, la Comédie de Saint-Etienne a fêté son 40e Anniversaire en rendant tout d'abord hommage à Jean Dasté, le fondateur, le père de la Comédie...

Des anciens étaient là : Christian Marin, Hubert Deschamps, Patrick Préjan, Françoise Bertin, mêlés à la foule qui remplissait la salle Jean Dasté à Saint-Etienne.

Je savais que Jean redoutait un peu les honneurs de cette représentation. Il est arrivé, simple comme à l'habitude, applaudi avec force et longtemps par tous ses amis, ceux qui le connaissaient personnellement et sans doute aussi ceux, plus anonymes, qui ont constitué le "public" qu'il aimait et respectait. Son allocution a mis en lumière ce lien entre lui et le public, ce contact immédiat, simple et profond. On sait qu'il déteste les mots creux et l'emphase inutile. Chaque propos est pesé mais vient du coeur et de l'intelligence. Il n'y a rien d'artificiel chez Jean Dasté ni dans le comportement de l'homme ni dans celui de l'artiste. Son public l'a toujours su...

Un article du Monde le lendemain titrait : "La Fête à Jean". Oui, c'étaient ses amis qui étaient là et regardaient avec émotion le film projeté sur sa carrière. Mais il ne souhaitait pas se complaire dans un hommage rétrospectif, lui qui ne garde pas les archives et préfère encore le projet à la nostalgie. Son intervention, lors du Colloque sur le Théâtre qui a marqué ce 40e Anniversaire a été ferme et précise dénonçant un théâtre qui, actuellement, oublie parfois son rôle spécifique et sa mission au service des textes et du public.

Les Montbrisonnais se souviennent des passages de la troupe de Jean Dasté dans notre ville, des représentations au Rex, sur le parvis de Notre-Dame, sous le chapiteau.

A chaque fois, Madame Fournier écrivait un article détaillé, présentait la pièce, estimait les performances des acteurs. Ce sont des documents précieux pour illustrer le passage de la Comédie de Saint-Etienne dans notre ville.

Je me souviens, quant à moi, de mes éblouissements d'enfant devant les pièces de Corneille, Molière, Beaumarchais, Marivaux, Musset, Shakespeare, Labiche, Anouilh, Sophocle, Tchekhov, Brecht... Décors et costumes étaient jolis, la troupe toujours homogène, la mise en scène respectait le texte et le mettait en valeur. Jean Dasté était un acteur alternativement comique ou tragique, truculent même dans les grands rôles comiques de Molière, il savait être noble ou pathétique dans Sophocle ou Tchekhov. Parfois, en avant-programme,

les comédiens récitait des poèmes... J'ai encore dans l'oreille les voix de Gaston Joly, René Lesage, Françoise Bertin. Il y avait quatre ou cinq pièces nouvelles par Saison. Le public les attendait et progressivement, Jean Dasté savait lui faire apprécier des pièces nouvelles, des auteurs plus inhabituels.

Jean Dasté a publié deux livres : LE VOYAGE D'UN COMEDIEN et, dans la collection "Qui êtes-vous ?" (Edition de la Manufacture) QUI ETES-VOUS JEAN DASTE. Il y explique ses débuts, très jeune, poussé par sa mère, son goût, enfant, pour le déguisement, les premières leçons, la figuration au Châtelet puis la rencontre décisive avec Jacques Copeau, rencontre avec le vrai théâtre et la passion pour le théâtre. Il faut lire ses analyses si fines sur le rôle du théâtre, sur la fonction du comédien, le récit de ses rencontres privilégiées...

Depuis quelques années déjà, Jean Dasté présente, seul en scène, un récital poétique. Il choisit des textes qu'il aime et qui correspondent à son goût de la vie, à ses révoltes devant l'injustice ou la bêtise, à son goût pour la poésie, à ses amitiés ; des textes de Villon, Ronsard, La Fontaine, Baudelaire, Boris Vian, Desnos, René Char... J'aime particulièrement sa manière d'interpréter les récits de Tchekhov : Les Méfaits du Tabac, le Tragédien malgré lui... Il sait faire vivre ces personnages accablés, un peu tristes mais tellement vrais et quotidiens.

C'est le comédien libre de tout artifice qui exprime et transmet la beauté, l'humour ou la pensée. Il aime, d'un amour d'artiste, les beaux textes comme il apprécie la beauté des tableaux ou de l'architecture, et l'on sort de son récital avec une sorte de bonheur, avec la conscience qu'il existe autre chose que la banalité matérielle du quotidien ou qu'il est possible de la sublimer.

Il présente aussi avec humour une petite marionnette indonésienne et je ne suis pas sûre qu'il ne croit pas un peu à sa magie...

Il a abandonné le pastiche des hommes politiques mais les masques qu'il fabrique lui-même se rapprochent de la nature : masque bleu de la lune, masque de l'oiseau qui prend son envol... C'est la vérité des choses, leur mystère, l'esprit qui les habite qu'il recherche et le spectateur ne peut que le suivre tout naturellement.

Il a écrit dans un de ses livres :

"Ceux qui regardent vivre les êtres et les choses avec curiosité, naïveté, générosité, qui sont restés ouverts à leur mystère, les poètes, les peintres, les créateurs, les enfants, cherchent moins à paraître "un autre".

S'il est toujours lui-même, c'est, je crois, parce qu'il a ce regard émerveillé des enfants, des créateurs et des poètes.

Thérèse MASCLE

Impressions montbrisonnaises
sur la Comédie de St-Etienne

Avec le recul du temps, nous nous rendons mieux compte de tout ce que la Comédie de St-Etienne nous a apporté. Pendant quatorze ans (de 1949 à 1963) Jean Dasté et ses comédiens ont enthousiasmé le public montbrisonnais et on en a pour preuve les comptes rendus parus dans la presse locale de cette époque.

Le premier, daté de 24 novembre 1949 concerne La Cagnotte de Labiche, "une cagnotte rajeunie et trépidante, une cagnotte qui était presque une opérette grâce aux délicieux intermèdes musicaux introduits par des artistes aussi bons chanteurs qu'excellents comédiens".

1950 fut une année faste avec des auteurs aussi différents que Marivaux (Le Jeu de l'Amour et du Hasard), Jean Lescure (La Nuit), Shakespeare (Mesure pour mesure), Molière (Tartuffe), Jacques Copeau (L'Illusion), Corneille (Polyeucte)...

De spectacle en spectacle, le public conquis se pressait de plus en plus nombreux Salle du Rex, à tel point que plusieurs représentations eurent lieu à guichet fermé, au désespoir des retardataires !

Le visage des comédiens devenait familier. Parmi ceux-ci, René Lafforgue, à la fois acteur et compositeur, René Lesage, le bien nommé, Gaston Joly, le valet idéal, Françoise Bertin dont le frais minois et les grands yeux ingénus devaient nous enchanter pendant plusieurs années, sans parler, bien sûr, de leur maître à tous, l'incomparable Jean Dasté.

1951 nous révéla un Federico Garcia Lorca inconnu dans la farce de la Savetière prodigieuse alors que nous ne considérions en lui que le dramaturge. Ce fut une bien agréable surprise.

Le même jour (1er mars) était représenté un nô japonais Kage kiyo genre tout à fait ignoré chez nous, dont la découverte nous a enthousiasmés.

Et puis ce fut Le Bourgeois Gentilhomme de Molière avec un Jean Dasté rubicond, flamboyant et chamarré à souhait !...

La saison finit en beauté avec Noé d'André Obey. Cette pièce avait déjà été donnée à Montbrison il y a quelques années par la Comédie de Grenoble créée avant celle de St-Etienne. Pour la 2ème fois nous avons admiré Jean Dasté dans le rôle du patriarche émouvant de simplicité, d'obéissance et de foi.

1952. Suivant un procédé qui lui est cher, Jean Dasté a juxtaposé deux oeuvres bien différentes : d'une part, la comédie-farce de Molière, Les précieuses ridicules, de l'autre, deux actes de Tagore, le philosophe hindou : Amal et la lettre du Roi.

Ce fut cette dernière qui toucha le plus les spectateurs avec, comme principale interprète, Catherine Dasté, la jeune et charmante fille de Jean.

Puis retour à Shakespeare avec Macbeth, un Macbeth incarné par René Lesage tandis que sa cruelle compagne, Lady Macbeth, l'était par Marie-Hélène Dasté... Cette représentation, donnée le 1er mai, fut un triomphe pour la Comédie de St-Etienne et pour Shakespeare !

Le 12 décembre, on est encore en plein contraste entre Les fausses confidences de Marivaux et A cheval vers la mer d'un auteur contemporain Synge... Contraste dans les décors, dans les costumes, dans le langage, dans les sentiments... Que préférer ?... A la sortie, les avis sont partagés mais l'opinion reste unanime lorsqu'il s'agit de l'interprétation et l'adjectif "excellente" revient toujours.

1953. Le mariage de Figaro de Beaumarchais fait un triomphe. 200 spectateurs doivent s'en retourner faute de place.

Avec Montserrat d'Emmanuel Roblès, nous avons vécu des heures d'angoisse... Pas une détente, pas un sourire, pas un bon mot... Une lumière crue sur les murs blancs d'une prison... Une sévérité solennelle et des visages torturés... Voilà ce que fut ce drame de la guerre d'Espagne magistralement interprété par les comédiens stéphanois, mais tellement bouleversant !...

Il fallut attendre quatre mois pour accueillir un spectacle plus souriant, placé sous le signe du mariage avec deux comédies : Le mariage forcé de Molière et Hyménée de Gogol, toutes deux excellentes...

Ce fut ensuite Chacun sa vérité de Pirandello, pièce étrange qui fait rester les curieux sur leur faim... Image de la vie où la vérité pour les uns est le mensonge pour les autres... Jean Dasté, René Lesage, Gaston Joly, Gérard Lorin ont, par leur jeu, emballé le public du Rex qui n'a pas recherché d'autre vérité que celle de leur art.

1954. Retour au Grand Siècle avec Les femmes savantes de Molière, dans une riche mise en scène. Sous leurs perruques et leurs pourpoints, certains personnages avaient une majesté digne du Roi Soleil : le décor en tapisserie d'Aubusson en était digne aussi... Tous furent à la hauteur de leur rôle même si Jean Dasté, atteint ce jour-là d'une malencontreuse laryngite, nous donna un Bonhomme Chrysale bien enroué !...

Le spectacle suivant : Irène Innocente d'Ugo Betti fut, pour les spectateurs, l'occasion de découvrir un talent et un chef-d'oeuvre. La bouleversante histoire d'Irène, cette jeune infirme livrée au mal par des parents criminels et réhabilitée sur son lit de mort par l'homme qui l'aime, tint les Montbrisonnais en haleine d'un bout à l'autre de la soirée. Elle fut écoutée dans un silence religieux par un public en communion profonde avec les acteurs.

Mais le grand événement théâtral de cette année 1954 fut sans conteste la première d'Antigone de Sophocle. Monter une tragédie grecque ! Depuis longtemps Jean Dasté caressait ce rêve mais s'il a attendu si longtemps pour le réaliser, c'est qu'il voulait avoir la maîtrise absolue de son art. Il en a réservé la primeur à Montbrison ce qui est à la fois un honneur et une marque d'amitié.

L'année 1954 marque aussi la rénovation de la salle du Rex. La Comédie de St-Etienne en a inauguré le plateau rajeuni avec l'Ours de Tchekhov et la délicieuse comédie d'Alfred de Musset : On ne badine pas avec l'amour. Deux succès de plus à son actif.

1955. Enfin du Claudel, et non le moindre ! L'annonce faite à Marie fut accueillie avec joie car elle répondait à l'attente du public qui avait un besoin instinctif de spiritualité... D'emblée il entra dans le jeu et prit sa place dans les événements tragiques qui le conduisirent "de la joie d'un matin de mai à la douleur d'une nuit de Noël".

Pour la troisième fois, Jean Dasté va s'attaquer au monument shakespearien en donnant la Tempête. L'oeuvre est moins connue que les précédentes et l'on note une baisse d'intérêt dans le public. Pourtant l'interprétation est, comme toujours, excellente et l'on voit pour la première fois une jeune comédienne, Delphine Seyrig, appelée à une brillante carrière.

1956. C'est ensuite le théâtre russe avec les Frères Karamazov pièce tirée par Jacques Copeau du célèbre roman de Dostoïevski. Les personnages sont saisissants de vérité.

Le 1er juillet, le spectacle a lieu en plein air. Les Montbrisonnais vont vivre une nuit inoubliable avec Un miracle de Notre-Dame, d'un auteur inconnu du XIIe siècle, joué devant leur collégiale éclairée par de puissants projecteurs.

Jean Dasté a scrupuleusement réglé la mise en scène suivant l'ordonnance traditionnelle du décor : tout en haut, le ciel et ses élus, tout en bas l'enfer et ses damnés ; au milieu, entre ces deux "au-delà", une humanité agitée de passions... Toute l'âme du Moyen Age, toute sa foi, toute sa candeur revivent en ce beau soir d'été...

Retour sur terre avec Le Cercle de craie caucasien de Bertolt Brecht, pièce compliquée par la mise en scène et la multiplicité des personnages et des lieux, à la fois satire du pouvoir et des puissances d'argent, et manifestation d'un des sentiments les plus forts au coeur de la femme : l'amour maternel... Françoise Bertin en est l'héroïne pathétique... De même que "la terre" est à celui qui la cultive avec amour, "l'enfant" est à celui qui l'aime...

1957. Parmi les auteurs contemporains, Bernard Shaw tient une grande place et il aurait été dommage que Jean Dasté ne l'invitât pas un jour. Ce fut chose faite le 27 février. Le Héros et le soldat fit passer au public des heures de détente bien agréables.

Trois mois plus tard, le Miracle de Notre-Dame sur le plateau du Rex n'obtint pas le même succès qu'en plein air. Un mystère du Moyen-Age demande un cadre grandiose... Dans la même séance fut donné le Médecin malgré lui de Molière où Jean Dasté fut un truculent Sganarelle.

Molière revint en novembre avec Amphitryon dont la vedette fut le jeune Stéphanois Marc Fayolle étourdissant de verve dans le personnage de Sosie.

Décembre vit la création du Maquignon de Brandebourg, vieille légende germanique portée à la scène par Herbert Le Perrier. La triste histoire de cet honnête marchand de chevaux devenu bandit par amour de la justice souleva bien des problèmes... Ne s'était-il pas montré trop exigeant ?... Quoi qu'il en soit tout le monde a applaudi Gabriel Monnet dans ce rôle difficile et Françoise Bertin sa partenaire. Tous deux ont fait courir des frissons dans la salle jusqu'à la réplique finale sous la hache du bourreau...

1958. Ce fut pour Jean Dasté le temps du chapiteau. Il raconte dans ses souvenirs comment il se lia avec une merveilleuse famille de cirque, les Farina Rossi qui mit son chapiteau à la disposition de la Comédie de St-Etienne.

Il monta le Songe d'une nuit d'été de Shakespeare qui fit dans tout le département une tournée triomphale. Montbrison eut cette faveur le 6 juin, sur la place Bouvier. Ce fut magnifique... On s'en souvient encore.

1959. L'année suivante, ce fut un autre chapiteau (plus vaste que celui des Farina Rossi) qui s'installa au même emplacement, presque jour pour jour, le 8 juin. Cette fois c'était le retour de Molière et celui de M. Jourdain, personnage pour qui Jean Dasté semble avoir une prédilection, et qu'il incarne à merveille. Le public qui s'entassait sous le chapiteau manifesta son enthousiasme par des applaudissements délirants. Comédiens, comédiennes, musiciens, danseurs le charmèrent par leur talent. Une fois de plus la formule "cirque" avait triomphé à Montbrison...

Jean Dasté va aussi monter la jeune équipe des Tréteaux qui a sa vie propre. Venue à Montbrison cette petite troupe très dynamique remporte un grand succès dans L'Exception et la règle de Bertolt Brecht. Elle interprète aussi avec beaucoup de talent un programme musical : Chansons d'hier et d'aujourd'hui.

Les années soixante nous offrent des spectacles aussi divers que Le Malade imaginaire, Les Coréens de Michel Vinaver, M. Bonhomme et les incendiaires, Homme pour homme de Bertolt Brecht (joué sous chapiteau place Bouvier), Oncle Vania, l'exquise comédie de Tchekhov dans laquelle nous avons eu le plaisir de voir Hélène Vallier, soeur de Marina Vlady. Nous devons la retrouver dans Don Juan de Molière, une des dernières pièces jouées à Montbrison par la Comédie de St-Etienne...

Il y eut aussi La queue du diable de Yves Jamiaque, La vie est un songe de Calderon, sans oublier le dernier Labiche Un chapeau en paille d'Italie dans lequel les comédiens firent preuve d'une vitalité débordante...

Lorsque l'on songe à tout cela, on ne peut s'empêcher de penser que Montbrison a eu beaucoup de chance d'être choisi par Jean Dasté comme l'un des hauts lieux du spectacle contemporain. Grâce à lui nous avons connu une période d'enrichissement culturel et nous lui en sommes reconnaissants.

Marguerite V.FOURNIER

Intervention de Jean DASTE
au colloque sur le théâtre organisé pour le
40e anniversaire de la Comédie de St-Etienne

La décentralisation théâtrale a commencé tout de suite après la guerre. Elle exprimait un besoin de liberté, un éclatement joyeux, allant avec la libération de la France.

Avant la guerre, aucune grande ville ne possédait une troupe de comédie... Le théâtre n'était connu et vécu en France que par les spectacles venant de Paris.

Décentraliser le théâtre consistait donc à donner une vie nouvelle, c'est-à-dire une vie créatrice à la province par l'implantation d'une troupe.

Il fallait que des comédiens, rassemblés par des hommes de théâtre, renoncent à Paris. Leur raison d'être n'était pas seulement d'intéresser, d'éveiller au théâtre, de faire participer à sa vie, la population des villes où ils étaient installés, mais de rayonner sur les cités moyennes ou petites de leur région... C'est ainsi que de Saint-Etienne, les villes de Montbrison, de Roanne, Charlieu, Le Puy, Clermont, Annecy, Villefranche-sur-Saône, Mâcon, etc. étaient visitées avec chaque spectacle monté par la Comédie.

Des mouvements socio-culturels, nés de la Libération : Peuple et Culture, Tourisme et Travail, Culture et Jeunesse, etc. préparaient leur venue, et les accueillait. Il en était de même pour les Centres de Rennes, Strasbourg, Toulouse, Aix-en-Provence.

Au début, ce fut difficile, les salles étaient souvent aux trois quarts vides. Je me souviens d'avoir joué pour la première fois à Clermont, au Puy devant une dizaine de spectateurs. Au bout de quelques années, nous avons pu donner à Clermont chaque spectacle durant une semaine devant des salles combles. C'était en retournant plusieurs fois chaque saison que le public augmentait parce qu'il nous connaissait de plus en plus.

Cela n'empêchait pas les compagnies de présenter, chaque année, un spectacle créé dans leur province à Paris et même à l'étranger... La Comédie a tourné en Allemagne, en Belgique, au Maroc, en Algérie, en Italie, au Canada.

Après la période d'installation, les compagnies de décentralisation ont continué à développer une action importante, à créer des spectacles et des oeuvres qui ont donné un essor nouveau au théâtre en France.

Il semble aujourd'hui qu'une sorte de recentralisation se soit faite dans les grandes villes possédant un Centre Dramatique National (je parle des villes situées au coeur d'une région), que

la plupart des autres cités de leur province soient en partie abandonnées et que la consécration parisienne soit devenue une nécessité.

Nous savons bien que les compagnies ne peuvent jouer aujourd'hui dans les mêmes conditions que pendant les premières années où l'on présentait les spectacles, quelquefois dans des salles de cinéma inconfortables et sans équipement ou sur les places publiques, alors que la plupart de celles-ci sont devenues des parking... Je veux parler des petites villes qui possèdent un théâtre et dont les Centres étaient attendus avec ferveur par les habitants.

Un des arguments, pour justifier ce changement, est que, sous l'impulsion des Compagnies nationales, des troupes amateurs ou semi-professionnelles ont été créées qui suffiraient à l'animation théâtrale des régions. Cependant ces compagnies n'ont pas les moyens de mener une action efficace et continue, comme peuvent le faire les Centres ; on ne peut donc pas dire qu'elles ont remplacé le rôle de ceux-ci.

On dit aussi que les gens se déplacent maintenant facilement, d'une ville à l'autre ; or, si à l'occasion de certains spectacles, un public vient des environs proches, quand les villes sont un peu éloignées, cela ne peut être qu'en très petit nombre.

Et n'oublions pas que la venue d'une troupe connue dans une petite ville est un événement qui fait partie du plaisir et de l'éveil créé par le théâtre. Ce plaisir se répercute même chez ceux qui ne sont pas venus aux représentations. Un autre argument pourrait être qu'une certaine permanence dans une ville permet de monter des spectacles importants.

La question aujourd'hui est donc de savoir si cette sorte de recentralisation autour des grandes cités doit se poursuivre et si les nombreuses villes de France qui possèdent un théâtre ou une salle équipée doivent être plus ou moins abandonnées par les Centres Dramatiques Nationaux.

Si l'on pense différemment, il faudrait pour cela :

- 1°) Que chaque Centre possède une troupe de comédiens permanents assez nombreuse pour répondre aux besoins d'un répertoire. Comédiens travaillant régulièrement ensemble, recherchant ensemble, découvrant ensemble la richesse de leur art en présentant chaque spectacle créé durant l'année dans les villes de leur région. Comédiens connus, attendus, aimés du public.

Une vraie troupe est ce qui peut le mieux faciliter l'appel et l'accueil des villes. La réussite durable et profonde d'une compagnie dépend d'une équipe soudée (dont les techniciens font partie).

Faciliter le culte de la "Vedette" comme cela se fait à Paris, afin d'attirer beaucoup de monde, fausse le sens du théâtre et risque de désagréger l'unité d'une compagnie.

Ce sont de tout temps les troupes qui ont donné au théâtre son rayonnement et son éclat.

On dira que garder des comédiens en province est difficile aujourd'hui étant donnée l'attraction de Paris : cinéma, télé, etc. mais si c'est nécessaire pourquoi ne serait-ce pas possible ? Des

comédiens sans travail fixe y trouveraient un avantage... Cela pourrait être une promotion pour les jeunes et les auteurs ont toujours été inspirés, stimulés par les vraies troupes de comédiens. Si on augmentait leur nombre, cela pourrait donner un essor nouveau au théâtre en France.

2°) La plupart des petites villes ne possèdent pas de grandes scènes pour recevoir d'importants décors. Mais est-il nécessaire de donner trop d'importance à ceux-ci ?

Les pièces anciennes peuvent être jouées sans grands ou nombreux décors, quant au répertoire moderne : Beckett, Ionesco, Obaldia, Audibert, Vauthier... n'ont jamais eu besoin d'une présentation monumentale.

Les mises en scène trop savantes, trop voulues, pour souligner la pensée du metteur en scène, trop encombrées de décors, d'inventions extérieures au jeu proprement dit : fumée, pluie véritable, animaux, etc. dispersent l'attention du public, désamorcent l'action véritable et diminuent la force et le pouvoir du verbe exprimé directement par des hommes devant d'autres hommes.

C'est cette communication directe entre le comédien porteur d'une humanité, d'une parole, d'une action, et les spectateurs qui vibrent avec lui, qu'il faut préserver. La décentralisation théâtrale le permet.

Des hommes de théâtre prétendent qu'aujourd'hui le public habitué au cinéma, à la télé, aux bandes dessinées... a besoin d'images pour comprendre et recevoir l'action... Je pense que c'est faire peu confiance à ceux qui aiment le théâtre. Je n'en ai pour preuve que le poids du silence et l'attention manifestée à la seule écoute des beaux textes. Les images sont créées dans l'esprit du spectateur par le texte et par le jeu des comédiens ; lui imposer d'autres "visions" est une atteinte à sa liberté.

En recherchant l'appoint de l'audio-visuel, le théâtre perdra sa personnalité, donc sa force et son pouvoir. Il n'intéressera plus les poètes dont le verbe suffit à suggérer l'univers.

Le rôle noble et sacré du comédien sera abaissé.

C'est la diversité des spectateurs, dans les différentes villes visitées plusieurs fois dans la saison, les obligations que cela suscite, c'est le "mouvement" qui peut le mieux stimuler et inspirer chefs de troupes, comédiens et auteurs. Un public composé principalement d'abonnés et d'habitues risque, à la longue, de se scléroser, de diminuer l'esprit de conquête nécessaire à toute entreprise.

LES ECOLES DE COMEDIENS

L'art du comédien se renouvelle à chaque époque, comme celui du peintre, comme tous les arts.

Les écoles de comédiens sont le ferment de ce renouveau, en même temps qu'elles apprennent les techniques du métier, servent aux apprentis à réinventer leur art. Elles sont une possibilité de recherches, d'essais, de découvertes, elles affirment le rôle du comédien dans la société. Quand elles dépendent d'une troupe, ce qui est souhaitable, elles ont une personnalité propre.

Des écoles de cinéma existent : la formation des acteurs de cinéma est très différente de celle des comédiens de théâtre. On n'exprime pas pour le cinéma comme on exprime sur scène directement devant un public. La confusion des genres pour de jeunes comédiens peut être dangereuse. Souvent on entend mal au théâtre des comédiens préparés pour le cinéma.

LE ROLE DE L'ETAT

Un certain bruit court selon lequel l'Etat attacherait une importance première aux recettes, c'est-à-dire au nombre de spectateurs accueillis durant une année aux représentations des Centres.

Or, si tous les comédiens et chefs de troupe ont, de tout temps, aimé et souhaité avoir le plus de public possible (rien n'est plus triste pour les artisans du théâtre que de jouer devant une salle vide), nous affirmons que si le nombre de spectateurs devait être le seul but à atteindre, on n'aurait jamais osé créer en France Paul Claudel, Samuel Beckett, Ionesco, Vauthier, etc. Le Tartuffe n'aurait peut-être pas été créé.

Dans aucun art, et particulièrement dans l'art du théâtre, il n'y a de créations sans risques. C'est ce risque qu'il faut préserver.

Les compagnies qui ont eu une influence par leur qualité, leur exigence, par le rôle qu'elles se sont assigné ont de tout temps eu besoin de soutien financier ou de subventions pour vivre, pour être.

Aujourd'hui, elles ont besoin de l'aide de l'Etat.

Mais, si l'Etat doit laisser une liberté absolue aux responsables en ce qui concerne le répertoire, les créations et l'organisation interne, il devrait, comme il l'a déjà fait, exercer un contrôle qui oblige les Centres à donner un nombre important de représentations dans les villes de leur région.

Jean DASTE

Emma THIOLLIER

(1875 - 1973)

Beaucoup se souviennent encore de cette grande dame du Forez, de sa personnalité, de sa détermination et... de son accueil si chaleureux. Si Emma Thiollier a consacré sa vie à la peinture et à la sculpture, elle ne parlait cependant que très rarement de son activité et gardait à cet égard une certaine pudeur.

Nourrie des idées de son père Félix Thiollier, grand amateur d'art, photographe et écrivain, son inclination vers le domaine artistique se concrétise très tôt.

A dix-sept ans, elle part à Paris pour travailler dans les ateliers de Paul Flandrin, Jean-Paul Laurens, Emmanuel Frémiet et Paul Landowski. Treize ans plus tard elle revient définitivement dans la région forézienne et partage son temps entre sa ville natale de St-Etienne et l'ancienne commanderie hospitalière de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem qui s'élève au-dessus du petit hameau de Verrières, près de St-Germain-Laval.

Imprégnée de l'art des amis de son père, de Ravier, Trévoux, Noirod... Emma consacre une grande partie de son oeuvre à l'étude du paysage. A la fois objective et lyrique, elle est liée à la nature par une résonnance affective. Se détachant des concepts artistiques de ses aînés, elle trouve sa propre expression dans l'observation d'une lumière encore timide et faible qui recouvre la nature d'un voile et préfère pour cela le moment de l'aube ou celui qui précède le crépuscule. Une impression de recueillement se dégage de ses paysages empreints d'une poésie grave. En effet, plutôt que la couleur pure, l'artiste étudie le jeu des valeurs et la subtilité des teintes nuancées.

Dans une recherche d'effets picturaux qu'elle renouvelle sans cesse, elle travaille la matière dans sa densité. Dans la certitude que "la Terre elle, ne ment pas", Emma Thiollier fait de sa peinture de paysage le refuge de ce qui est immuable.

Verrières fonctionne comme un repère dans l'oeuvre et les bâtiments sont d'ailleurs représentatifs de l'être qui vit dans cette région et qui retrouve sa sérénité au sein même de la nature.

Sous l'impulsion de Borel, Flandrin, Laurens et Guiguet, notre artiste est également un peintre de figure. Les scènes d'intérieur lui permettent de renouveler le genre du portrait par une étude de composition, de lumière et de matière.

La puissance des lieux évoqués transparait dans un refus de l'anecdote. Emma Thiollier ne saisit en effet que l'essentiel, l'intimité de l'être surpris dans l'instant, dans son cadre. Le personnage est souvent assis, immobile et semble accaparé par ses pensées, ses rêves, sa lecture ou son ouvrage.

Elle choisit ses modèles parmi les membres de sa famille ou parmi les personnes qui vivent près d'elle. Ainsi la femme de la campagne est largement représentée surtout dans le domaine de la statuaire.

Consciente de l'évolution industrielle du tout début du XXe siècle, notre artiste s'intéresse également aux travailleurs de la mine à St-Etienne. Dans l'art d'Emma Thiollier, la paysanne ou l'ouvrière recouvrent la dignité qu'on tend à leur dénier. L'intériorité du modèle transparait dans son attitude fière et souvent méditative.

Dans son étude de la sculpture, l'artiste laisse la plus grande place aux recherches religieuses. Nombreux sont les artistes qui veulent réhabiliter cette forme d'art qui est en pleine crise.

L'oeuvre religieuse doit être compréhensible et en se référant à la fonction de l'art au Moyen Age, elle devient un instrument d'apostolat. A cet égard, Emma Thiollier trouve son inspiration dans les légendes populaires sur la vie des Saints.

Ses recherches correspondent aux critères contemporains, elle s'adonne à une simplification de la ligne, à une stylisation des masses pour mettre en valeur l'attitude solide et dense des personnages. Les formes se prolongent et s'élancent mais sont généralement ralenties par une courbe. Ainsi l'artiste exprime l'essence même du sentiment religieux, en accord avec sa pensée profonde : toute spiritualité doit s'ancrer dans la force, la réalité de la Terre et du sentiment humain.

Si Emma Thiollier a diversifié ses thèmes d'étude, son art est cependant révélateur d'une réflexion sur son temps. D'une génération qui a été bouleversée par la première guerre, meurtrie dans ses certitudes et ses aspirations, elle affirme sa position d'artiste en présentant ses convictions profondes dans une quête d'immuabilité. Son oeuvre se caractérise par sa sérénité, sa gravité et son équilibre.

Emma Thiollier, qui a délibérément choisi de vivre dans les confins de notre province, s'informe malgré tout des nouveautés de son époque et continue à fréquenter les milieux artistiques parisiens. N'oublions pas en effet que notre artiste a exposé ses oeuvres régulièrement dans les salons de la capitale et cela pendant plus de quarante ans...

En hommage à cette grande artiste, une exposition rétrospective de son oeuvre a eu lieu au musée d'Allard de Montbrison et se poursuivra pendant le mois de septembre 1988 au CEMAC, 6, rue de la Résistance, à St-Etienne.

Marie-Pierre MANIQUET-THIOLLIER

Le livre "Emma Thiollier peintre et sculpteur forézien" par Marie-Pierre Maniquet-Thiollier est en vente dans les librairies de St-Etienne et au Musée d'Allard, au prix de 220 F.

LA PITUYABLE FIN DES ENRAGES

Un peu partout en France, jusque dans les années 1930, la rage a terrorisé des générations de paysans. Curieusement, alors que les derniers témoins de cette époque se font rares, on parle à nouveau de cette contagion signalée tout près de chez nous, dans le département de Saône-et-Loire. Le texte qui suit est extrait d'un chapitre d'un ouvrage en préparation sur les Monts-du-Lyonnais : Chalandrèze (du nom d'une rivière).

Bien que située dans le département du Rhône, la petite région concernée (les environs de Riverie, Ste-Catherine, St-André-la-Côte) n'est pas tout à fait étrangère au Forez. A deux époques (XIIe et XVe s.) ce terroir eut une histoire commune avec le Forez (1).

LES SOUVENIRS DE JEANNE BRUYAS

Au lieu-dit Garat, un peu au-dessus de la vallée d'Acrole, à Ste-Catherine-sur-Riverie, Jeanne BRUYAS a passé toute sa vie au milieu de ses animaux : deux vaches, une vingtaine de brebis, autant de poules, deux chats, et surtout cinq ou six chiens. Cette femme qui est décédée en 1985 à l'âge de 95 ans n'avait pas de famille proche, seulement un domestique. Aux gens qui lui rendaient visite elle faisait cette confidence : "Nous n'avons pas de famille proche : ni frère, ni soeur, ni neveu, ni nièce. Mais nous compensons ce manque. Tous ceux qui entrent ici font partie de notre famille".

Comme dans un inventaire à la Prévert, il y avait de tout dans la cuisine, autour et à côté du vieux lit à baldaquin et de la table-pétrin : des sachets de plantes à tisane pendus au plafond, des images pieuses, des plumes de faisans, une balance romaine, des vieux calendriers, des seaux pour préparer la bouillie des brebis, etc. La télévision trônait sur un bahut Louis XIV, et le téléphone était posé sur une petite table au pied de l'horloge à poids. Cette femme aimait ses animaux comme des humains ; une poule boitait-elle, elle la plaçait dans une corbeille remplie de paille, et la gardait pendant une semaine au chaud près du fourneau. Les chiens surtout bénéficiaient d'un régime de faveur ; ils allaient et venaient de l'étable à la cuisine, donnant l'impression d'être les véritables maîtres de la maison. Ils en étaient en tout cas les gardiens.

(1) Jusqu'au traité de 1173, la seigneurie de Riverie relevait de l'autorité des comtes de Forez. Dans ce document il est dit que "Le comte cède pareillement à l'Eglise (de Lyon) le fief du seigneur de Riverie, ainsi que la suzeraineté sur ledit fief".

En 1441, Charles Ier de Bourbon, comte de Forez, héritait de la baronnie de Riverie, par testament de sa cousine Isabeau d'Harcourt, dame de Riverie. Ce fief resta la possession des comtes de Forez jusqu'en 1513, année où, pour faire face à diverses dettes du connétable Charles III de Bourbon, Anne de France vendit les seigneuries de Riverie, Châtelus et Fontanès à Claude Laurencin, bourgeois de Lyon.

Jeanne BRUYAS ne laissait jamais ses chiens aller dehors. Elle avait gardé cette habitude du temps de tristesse où les bêtes enragées couraient la campagne. Elle se souvenait très précisément avoir vu, alors qu'elle était toute jeune, un grand chien noir, "la cume à la bouche, qui mangeait de l'herbe comme une vache". Elle contemplait la scène avec amusement lorsqu'un paysan est arrivé précipitamment et a abattu l'animal en expliquant qu'entre ses mâchoires baveuses était contenue toute la misère du monde.

LE MATEFAIM DES RELIGIEUSES DE RIVERIE

A cette époque, lorsque l'on supposait qu'une personne avait été mordue par un chien enragé, on ne s'adressait pas systématiquement à un médecin. On avait encore recours à certaines pratiques ancestrales de guérisseurs locaux. Les religieuses de Riverie, dont le petit couvent avait été fondé en 1744, détenaient la recette d'un matefaim réputé guérir de la rage.

Vers 1910, dans une ferme proche de celle de Garat, entre Ste-Catherine et St-André-la-Côte, les cochons avaient la rage. Les gens de la maison ont demandé aux Soeurs de Riverie de venir faire des matefaims. Chaque matin, les enfants de la ferme faisaient la tournée des oeufs du jour. Il leur était imposé d'en prendre dans trois maisons différentes. Dans la matinée, la religieuse montait à la ferme pour confectionner le matefaim sur place. Les paysans ne savaient pas si leurs vaches étaient enragées. Ils firent une expérience qui consistait à tenir une poule entre les mains et à la présenter devant chaque animal : les vaches ne bronchèrent pas ; en revanche un des deux boeufs fit un grand mouvement de mâchoires pour mordre la poule. Il était enragé. On le fit abattre avec les porcs, et pendant plus d'une semaine les habitants ont mangé le matefaim réputé guérir de la rage. On disait qu'il fallait absorber le matefaim avant que la maladie ne se déclare ; sinon il était sans effet.

GUERI PAR LES OIGNONS

Jeanne BRUYAS avait entendu raconter par ses parents l'histoire d'un enfant qui n'avait pas pris de précautions après une morsure de chien. Il présenta bientôt tous les symptômes de la terrible maladie : tremblements, convulsions, crises nerveuses, incapacité de boire. Le calvaire de ce petit soulevait le coeur de sa mère. Dans ces cas-là, la seule issue consistait à faire étouffer le malade entre deux matelas, pour abréger ses souffrances. On justifiait cet acte d'"euthanasie" réprouvé par la morale en expliquant qu'"un homme enragé vaut moins qu'une bête". La mère ne voulait pas entendre parler d'une fin aussi cruelle pour son petit. Le père proposa une solution : il débarrassa le grenier, le barricada solidement, y enferma l'enfant en disant "Arrivoe quoe poe" (advienne que pourra).

Ces gens-là cultivaient des quantités d'oignons qui avaient été mis à sécher aux poutres du grenier. Pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, le père et la mère ont entendu les cris de l'enfant et les grands coups qu'il donnait au plancher pendant ses crises. Puis plus rien. Ils le croyaient mort, et ont ouvert précautionneusement

la porte du grenier. Ils n'en ont pas cru leurs yeux : l'enfant était vivant. Affaibli, certes, mais calmé. Il avait dévoré tous les oignons ; c'est ce qui l'avait guéri.

DEUX RECETTES DU MATEFAIM

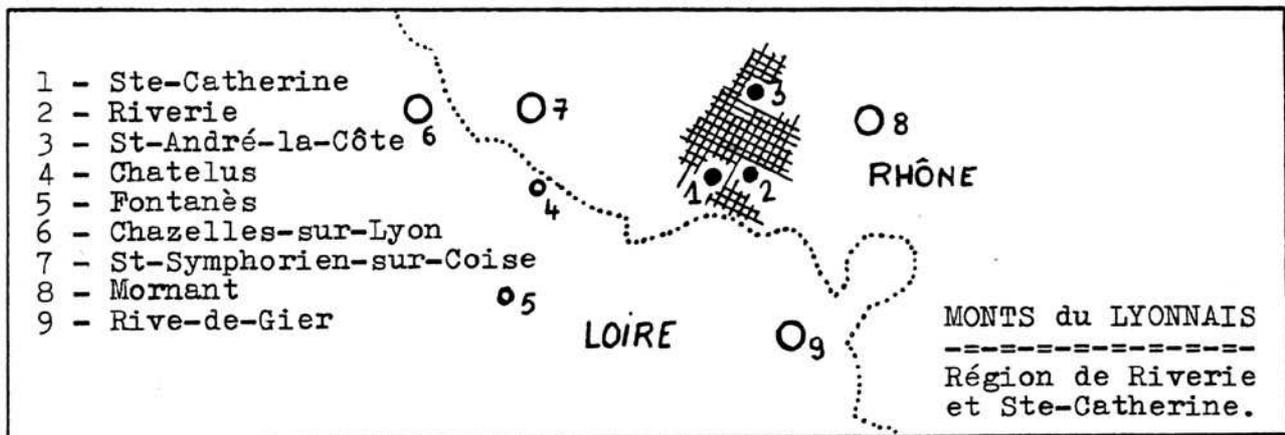
Vers 1930, l'oncle de Jeanne BRUYAS, qui tenait une ferme au lieu-dit "les Vergnassières", a vu passer un petit chien minable, la queue entre les jambes, et le poil sauvage. Comme il avait tourné autour des vaches, le paysan a fait faire des matefaims qui ont été donnés à toute la maisonnée, gens et bêtes. Jeanne BRUYAS a aidé à préparer ces matefaims ; elle s'est souvenu de la recette : sciure de chêne, oeufs du jour (ou de la veille au soir) dégermés, huile de noix.

Le matefaim avait la couleur grise des vieilles murailles. Il fallait le manger à jeun et attendre au moins une heure avant de boire. "A voir, disait Jeanne BRUYAS, ça faisait regret. Et à manger c'était encore pire".

La dernière religieuse "guérisseuse" de Riverie, Soeur Maxime, est décédée en 1976. Elle connaissait un grand nombre de recettes de médecine populaire qu'elle avait consignées dans un petit carnet. Après son décès on a retrouvé, dans ses archives, un vieux document rédigé en "Verlan", par inversion des syllabes de chaque mot et des genres masculin et féminin. Le titre en était "DEMERE TRECON LE GERA", qui se traduit par "REMEDE CONTRE LA RAGE" :

"Il faut la pesanteur d'un bon liard* de vermolu de chêne ; quatre oeufs de poule, en oter exactement le germe ; battre les oeufs avec le vermolu ; en faire une omelette avec de la bonne huile de noix ; la faire donner à manger au sujet qui a été mordu. Voilà tout. Le vermolu de chêne se trouve entre l'écorce et le bois d'un chêne qui a été coupé depuis quelque temps ou à qui on a laissé l'écorce, ou bien en un vieux chêne qui commence à se gâter. A un enfant ou à une personne de faible constitution, l'on peut retrancher un oeuf et mettre un peu moins de vermolu, et aux personnes robustes, un peu plus de vermolu".

J.P. JASSERAND



* Le liard était à la fois monnaie et mesure de poids : il correspondait à environ 36 grammes.

Une forézienne :

Madame LAVOISIER

Les historiens et chroniqueurs qui relatèrent la vie du grand savant Antoine-Laurent de Lavoisier ignorèrent le plus souvent le rôle primordial que joua auprès de lui et après lui celle qui, plus que sa compagne, fut l'aide et l'inspiratrice de ses travaux.

Marie-Anne-Pierrette Paulze dont on a pu dire qu'elle était par son esprit et sa position l'une des femmes les plus remarquables de son temps pourrait figurer dans la galerie de ces oublié(e)s de l'histoire chers à Pierre Miquel.

Des origines à la Révolution

Famille de riches marchands de la paroisse d'Usson-en-Forez au XVII^e les Paulze, à la fin de ce siècle, occupent des postes dans la magistrature et le notariat. Des alliances se tissent avec les grandes familles des marches du Forez et du Velay. Ainsi s'amorce l'ascension sociale qui conduit aux plus hautes charges (anoblissantes) du royaume. Mais le processus de la réussite s'accélère quand le 14 novembre 1752 Jacques-Alexis Paulze, avocat en parlement, sieur de Salayes, du Faveyrial et de Perrigaud, unit sa destinée en l'église Saint-André de Montbrison à Claudine-Catherine Thoynet fille d'Etienne, procureur du roi en Forez et de Christine Terray. La jeune épouse, elle n'avait pas vingt ans, est la nièce du futur contrôleur des finances de Louis XV le trop fameux et très impopulaire abbé Terray (1) surnommé "vide-gousset". Rappelons le bon mot, véridique ou non, attribué à son médecin à qui il se plaignait sur son lit de mort de souffrir comme un damné : "Quoi, déjà Monseigneur".

Faut-il accuser l'abbé Terray de népotisme ? Jacques-Alexis son neveu va devenir, en ralliant la capitale du royaume, receveur général puis titulaire en 1768 d'une place de fermier général (2) et l'un des directeurs de la compagnie des Indes, source de sa réussite financière. Veuf de Catherine Thoynet en mai 1761 il avait eu de celle-ci cinq enfants dont Marie-Anne Pierrette née le 21 janvier 1758 à Montbrison.

Vite policée aux usages des grands de ce monde la famille Paulze reçoit dans ses salons, rue de Richelieu, tout ce que la France compte de célébrités politiques et financières : Malesherbes, Turgot, Condorcet, l'abbé Raynal qui puisa dit-on dans la correspondance

(1) Né à Boën-sur-Lignon.

(2) Ferme : organisme auquel l'Etat confiait sous l'Ancien Régime le recouvrement des taxes ou impôts moyennant le versement d'une somme forfaitaire, les excédents devenant la propriété du fermier. Les méthodes usitées rendaient fort impopulaires les fermiers généraux.

Jean-Antoine LAVOISIER

(1713-1775)
fils d'Antoine et de
Jeanne Waroquier,
avocat en parlement

Emilie PUNCTIS

fille de Clément et
de Marie-Thérèse Frère

mariés à Paris
en 1742

Antoine-Laurent LAVOISIER
(1743, Paris - 1794, Paris)

Balthazar PAULZE

Claudine BARJON

Etienne THOYNET

Christine TERRAY

Jacques-Alexis PAULZE

(1731, Usson-en-Forez
1794, Paris)

avocat en parlement

Cl.-Catherine THOYNET

(1733-1761, Montbrison)

mariés à Montbrison
en 1752

Balth.-Jacques-
Michel
1753-1783, Paris

Chr.-Fr.
Joseph
1755-1794,
Paris

Louise-Reine-
Félicité
1756-

M.-Anne-Pierrette
1758-1836, Paris
épouse à Paris
le 16 nov. 1771

Joseph-
Marie
1759-

Antoine-Laurent
LAVOISIER

(les cinq enfants de Jacques-Alexis PAULZE et de Cl.-Catherine THOYNET
sont nés à Montbrison, paroisse Saint-André)

qu'entretenait le financier avec des négociants étrangers la trame de son "Histoire philosophique des deux Indes".

"La maison Paulze était, écrit Guizot dans ses mémoires (3), l'un des foyers de ces utiles études, de ces salutaires réformes. M. Paulze n'y fournissait pas seulement le tribut de ses lumières, il avait institué à la ferme générale un bureau chargé de recueillir tout ce qui intéressait la richesse nationale, tous les renseignements statistiques. Cette société, ces conversations n'avaient rien qui put entrer dans l'éducation de Mlle Paulze, mais à vivre dans une telle atmosphère elle apprit le plus salubre enseignement que l'enfance puisse recevoir, l'estime des études sérieuses et le respect du mérite personnel".

Côtoyant ce brillant aréopage un jeune savant possède toutes les qualités requises pour devenir un futur gendre. Antoine-Laurent de Lavoisier, adjoint du fermier général Baudon à qui il succédera en 1768, a l'assurance tranquille de l'homme à qui tout réussit. Très riche, travailleur infatigable, le jeune chimiste vient de remporter le prix de l'Académie des sciences. De plus de fortes attaches le lient au Forez par sa mère Emilie Punctis.

Alors, ... le mariage, malgré la toute jeunesse de Marie-Anne (14 ans), est célébré le 16 novembre 1771 dans la chapelle du contrôle général, rue Neuve des Petits-Champs. L'abbé Terray et son frère M. Terray des Rosières, procureur à la cour des Aides signent le registre.

De quatorze ans son aîné, Antoine-Laurent avait trouvé dans sa compagne une élève passionnée et admirative qui deviendra vite la collaboratrice indispensable de ses travaux scientifiques.

"Elle vivait dans le laboratoire de son mari, l'aidait dans ses expériences, écrivait ses observations (son style est admiré par Saussure) traduisait (les travaux des savants anglais, publiant même avec une réfutation la traduction de l'ouvrage de Kirwan), dessinait pour lui. Elle apprit à graver et les planches du "Traité de chimie" furent bien réellement l'oeuvre de ses mains. Elle avait acquis de la science qu'ils cultivaient ensemble une telle intelligence que lorsqu'en 1805 elle voulut réunir et publier les mémoires scientifiques de son mari, elle put se charger seule de ce travail" (3).

Dans les salons de leur résidence de l'Arsenal, proche de la Bastille, que le couple préférait aux frivolités de la cour viennent converser les grands du monde scientifique (Franklin, Young, Laplace, Monge). Nommé directeur de la régie des poudres par Turgot en 1776 Antoine-Laurent ne néglige pas pour autant ses responsabilités à la ferme générale mais il consacre la majeure partie de son temps à ses expériences de chimie. Directeur de l'Académie en 1785 cette activité prodigieuse va bientôt être stoppée quand la Révolution en marche bouleversera l'ordre établi. La Ferme est supprimée en 1791, l'Académie en 1793. Le 8 mai 1794, sur proposition de Bourdon de l'Oise, 28 fermiers généraux étaient décrétés d'accusation pour complot contre le peuple français. Jugé et condamné Antoine-Laurent qui ne s'était

(3) François Guizot, homme d'Etat et historien. Il a évoqué longuement Mme Lavoisier dans ses mémoires.



Un haut-relief du monument parisien de Lavoisier
(place de la Madeleine)

Le savant procède à ses expériences sur l'analyse
de l'air, tandis que sa femme prend des notes.

surtout préoccupé que de recherches scientifiques, accompagnait son beau-père Jacques-Alexis Paulze sur l'échafaud dressé place de la Révolution. Ni les services rendus à la Nation, ni la renommée de ses découvertes ne le protégèrent. Le sectarisme montagnard ne voulait voir en lui que le fermier général. La veille de son exécution, dit-on, les membres du "Lycée" (institut de lettres et de sciences) apportèrent à l'illustre condamné une couronne dans son cachot.

Après la tourmente

Veuve et orpheline, le même jour, Marie-Anne attendit dans l'ombre les derniers soubresauts révolutionnaires, sauvant des mains sacrilèges les manuscrits de son mari et la plus grande partie de sa fortune grâce au dévouement d'un serviteur fidèle à qui elle témoigna à son tour le plus fidèle dévouement. Quelques années plus tard, ardente à propager la gloire de son cher défunt, elle s'attelle seule, nous l'avons signalé plus haut, à la publication de ses notes et de ses manuscrits. En 1805 ayant repris sa place dans "le monde" une nouvelle génération de savants l'entoure. Parmi eux, Benjamin-Thomson Rumford. Citoyen américain au service du roi de Bavière, physicien et chimiste de grande renommée, le comte de Rumford s'occupait d'oeuvres philanthropiques et d'économie domestique. Certaines similitudes avec Lavoisier rappelèrent à Marie-Anne les années de bonheur, elle voulut recommencer l'aventure. Le mariage eut lieu en octobre 1805. Illusion trompeuse, leurs caractères ne se convenaient point, la séparation à l'amiable (pour incompatibilité d'humeur dirions-nous aujourd'hui) intervint en 1809.

Après ce bref intermède Madame de Rumford-Lavoisier (nom qu'elle ne voulut jamais abandonner et l'une des causes de sa mésintelligence avec son second mari) se mura dans son silence et se consacra, pendant 27 années, campée dans son salon, aux amis et aux invités qu'elle y recevait.

Suivons une dernière fois Guizot :

"Non seulement les hommes de partis les plus divers continuèrent de s'y rencontrer mais l'urbanité y régnait entre eux ; il semblait que par une convention tacite ils laissassent à la porte de ce salon leurs dissentiments, leurs antipathies, leurs rancunes et qu'écoulant de concert les sujets de conversation qui les auraient contraints de se heurter, ils eussent l'esprit aussi libre, le coeur aussi tolérant que s'ils ne se fussent jamais enrôlés sous le joug des partis ; ainsi se perpétuait dans la maison de Mme de Rumford et selon son désir l'esprit social de son temps et du monde où elle s'était formée".

Marie-Anne Pierrette Paulze-Lavoisier-Rumford s'éteignit à Paris le 10 février 1836, vieille dame âgée de 78 ans.

Le seul tableau la représentant se trouve actuellement à l'institut Rockefeller de New-York. C'est une toile de David peinte en 1788. Lavoisier est assis dans son laboratoire, son épouse est debout une main sur l'épaule de son mari.

André PAUZE

Alouette
début de la mendicité
dans un ciel avare
sur laquelle
l'immense suffoque
en croyant te réduire
au grégaire

Alouette
remembrant les caresses
sans attachement au vulgaire

Alouette
sur quel puits invaincu
s'écorche ton ombre

Louis MERLAY

Louis Merlay, né en 1950 à Saint-Cyprien, conseiller principal d'éducation au Lycée de Beauregard, publie au Débat poétique (à Lyon-Bron).